

societez des Seigneurs, des Dames et des Demoiselles, les caresses dont on l'accabla, rien ne charmoit l'ennuy qui le dévorait, en sorte que ne pouvant supporter plus long-temps les tourments de l'absence, il resolut de se rapprocher. Une dame (la Reine Philippe de Haynaut) qui le retenoit en Angleterre, connu par un Virelay qu'il luy presenta, le principe de son mal (Espin. amour. p. 131 et suiv.): elle y compatit, et luy ordonnant de retourner dans son pays, à condition néantmoins qu'il reviendrait, elle luy fournit de l'argent et des chevaux pour faire le voyage. L'amour le conduisit bientôt auprès de la Dame qu'il aimoit (Ibid. pp. 137, 138, 142); Froissart ne laissa échapper aucune occasion de se trouver dans les lieux où il pouvoit la voir, et s'entretenir avec elle. Nous avons vu plus haut qu'elle estoit d'un rang si distingué, que les Rois et les Empereurs l'auroient recherchée; ces termes pris à la lettre, ne conviennent qu'à une personne issuë du Sang des Rois, ou de quelque Souverain; mais comment accorder l'idée d'une si grande naissance avec le détail qu'il nous fait des conversations secrettes, des jeux et des assemblées où il avoit la liberté de se trouver et le jour et la nuit? Comme si ces traits n'eussent pas suffi de son temps pour la faire connoître, il semble avoir voulu la désigner plus clairement par le nom d'Anne (1), dans des vers énigmatiques qui font partie de ses Poésies mss. On pourroit présumer que cet amour si vif et si tendre eut le sort de presque toutes les passions. Froissart parle dans un de ses Rondeaux, d'une autre Dame qu'il avoit aimée, et dont le nom composé de cinq lettres, se rencontroit dans celui de (2) Polixena: ce pourroit estre une *Alix* qu'on écrivoit anciennement *Aelîx*. Il y a lieu de croire qu'il en eut une 3<sup>e</sup> appelée *Marguerite*, et que c'est elle qu'il célèbre indirectement dans une piece (3) faite exprès sous le titre, et à l'honneur de la fleur de ce nom. Peut-estre chercha-t-il dans des goûts passagers quelque remède à une passion, qui selon luy fut toujours malheureuse. Du moins nous savons que desespéré du peu de succès de ses assiduités et de ses soins auprès de sa première maîtresse, il prit la résolution de s'éloigner encore une fois. Cette absence

fut plus longue que la précédente; il retourna en Angleterre, et s'attacha au service de la Reine Philippe. Cette Princesse sœur de la Comtesse de Namur, femme de Robert, dont Froissart paroît avoir esté domestique, voyoit toujours avec plaisir les gens du Haynaut son pays; elle aimoit les lettres; le College d'Oxford qu'elle fonda, et qui est encore aujourd'huy connu sous le nom de *College de la Reine*, est un illustre monument de la protection qu'elle leur accordoit: ainsi Froissart réunissoit tous les titres qui pouvoient meriter l'affection de la Reine Philippe. L'histoire (4) qu'il luy presenta, comme je l'ay dit (Chron. liv 1, prol. p. 1), soit au premier voyage, soit au second (car il n'est pas possible de décider) fut très-bien reçue, et probablement luy valut le titre de Clerc (c'est-à-dire *Secrétaire* ou *Ecrivain*) de la Chambre de cette Princesse, qu'il avoit dès l'an 1361 (Ibid. liv. 4, ch. 101, p. 316).

Au siècle de Froissart on estoit persuadé que l'amour estoit le motif des plus grandes actions de courage et de vertu; les Chevaliers en faisoient parade dans les Tournois. Les guerriers s'exposaient aux combats les plus périlleux pour soutenir la beauté et l'honneur de leurs Dames. On croyoit alors que l'amour pouvoit se borner à un commerce délicat de galanterie et de tendresse. C'est presque toujours sous cette forme que nous le voyons représenté dans la plupart des ouvrages d'esprit qui nous restent de ce temps: les Dames ne rougissoient pas de connoître une passion si épurée, et les plus sages en faisoient le sujet ordinaire de leurs conversations. La Reine d'Angleterre prenoit souvent plaisir à faire composer par Froissart des poésies amoureuses; mais cette occupation ne devoit estre regardée que comme un délassement, qui ne ralentissoit aucunement des travaux plus sérieux, puis qu'il fit aux frais de cette Princesse pendant les cinq années qu'il passa à son service, plusieurs voyages, dont l'objet paroît avoir esté de rechercher tout ce qui devoit servir à enrichir son histoire. J'ay tiré ces dernières circonstances d'une (5) Preface qui se lit dans plusieurs Mss. à la tête du 4<sup>e</sup> volume de la Chronique de Froissart; comme elle ne se trouve point dans les Imprimez, j'ay crû qu'il

(1) . . . . *Plaisance m'a accusé,  
À dire tout ce que je di:  
Autrement ne m'en escondi,  
Mais tellement nous pense mettre,  
Sans nommer nom, sournom ne lettre,  
Que qui assener y saura,  
Assez bon sementent aura;  
Nom pourquant les lettres sont dittes  
En quatre lettres moult petites,  
Entre nous fusmes, et le temps  
Si venir y volés à temps,  
La trouverés n'en doutés mie,  
Pour congnoistre amant et amie.*

Dans les quatre lettres qui forment le nom de Jean que portoit Froissart, on trouve celui d'Ane.

(2) *Ballade à la page 316 de ses Poésies manuscrites.*

(3) Ditté de la fleur de la Margherite, p. 70 et suiv. de ses Poës. mss.

(4) Parlant des guerres de son temps. *Si empris-je assez hardiment moi issu de l'escole à dicter et à ordonner les guerres dessus dites, et porter en Angleterre le livre tout compilé, comme je fet, et le presentay adonc à Mad. Philippe de Haynaut, Royne d'Angleterre, qui liement et doucement le receut de moy, et m'en fit grand profit.*

(5) Cette Preface estoit indiquée dans la Table des Chapitres du 4<sup>e</sup> volume de l'un des abrégés mss. sur lesquels Sauvage a corrigé son édition, mais elle n'y estoit pas rapportée. Voyez la 1<sup>re</sup> Annot. de Sauvage sur le 4<sup>e</sup> vol. On la trouve en partie au commencement du chap. 51, p. 168 du 4<sup>e</sup> livre de la même édition, mais elle y est déplacée et tronquée. Ce que le Ms. contient de plus que l'imprimé se lit icy en caractères Italique.